

L'ÉPREUVE
VILLAGEOISE,
COMÉDIE-BOUFFONNE EN DEUX ACTES,
MÈLÉE D'ANETTES,
PAR DESFORGES,
MUSIQUE DE GRÉTRY,

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens-Italiens, le 24 juin 1784, après avoir été jouée, sous le titre de THÉODONE ET PAULIN, devant leurs Majestés à Versailles, le 5 mars, et sur le Théâtre-Italien, le 18 du même mois.

NOTA. La notice sur Desforges se trouve dans le tome 5 des Comédies en vers, vingtième volume de la collection présente.

FR. NIC. MANSKOPFSCHES
MUSIKHISTORISCHES
MUSEUM. FRANKFURT A.M.

Sg. Théâtre Vers II 180/406

PERSONNAGES.

MADAME HUBERT, riche fermière.

DENISE, sa fille.

ANDRÉ, amant aimé de Denise.

LA FRANCE, amoureux de Denise.

UN JOCKEL.

PAYSANS ET PAYSANNES.

La scène est dans un village auprès de Paris. L'action commence vers sept heures du matin en été.

L'ÉPREUVE

VILLAGEOISE,
COMÉDIE-BOUFFONNE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un château, vu obliquement dans le fond. Une belle ferme ; la maison sur le côté et le devant de la scène, à gauche ; des bancs de gazon, des touffes d'arbres qui les ombragent à droite, avec quelques cabanes qui indiquent un hameau.

SCÈNE I.

DENISE, un moment seule, ensuite MADAME HUBERT.

DENISE, sort de sa maison en rêvant.

Où ! oui, monsieur André, faut vous apprendre à vivre.
Quoï toujours d'pis queuq' tems m'espionner, toujours m'suivre !

(Montrant son front.)

Non, non, je l'corrigerai... C'est là qu'c'est résolu ;
Et si ça l'fâche un peu, c'est lui qui l'a voulu.

174 L'ÉPREUVE VILLAGEOISE.

MADAME HUBERT.

Déjà prête... ah ! j'crois ben : c'est la fêt' du village
Et la sienne.

DENISE, soupirant.

Oui, c'est vrai.

MADAME HUBERT.

Tu soupirez... pourquoi?
Quand doit-y avoir encore un' aut' fête pour toi.

DENISE.

Queuqu'c'est donc que c'te aut'fête ?

MADAME HUBERT.

Et cell' d'ton mariage !
Avec c'bon André qui t'aim' tant.

DENISE.

Hé ben ! moi,
C'est de c'te bell'fêt'-là que j'soupire et qu'j'enrage.

MADAME HUBERT.

Comment ! Y a plus de trois ans qu'tu li as promis ta foi !

DENISE.

l' pourrait , s'i'n'change pas , l'attendr' ben davantage.

MADAME HUBERT.

Je n'entends pas du tout.

DENISE.

Hé ben ! écoutez-moi :

COUPLETS.

I.

J'navions pas encor quatorze ans,
 Quand il arriya dans not'ferme.
 J'avions fait l'plus biau des sermens,
 De n'acouter jamais les amans ;
 Ces sermens-là , ça n'tient pas ferme ;
 Et j'eus pourtant ben d'là rigueur ;
 Mais tous les jours avec courage ,
 André m'aidait dans mon ouvrage.
 J'étais sensible à son bon cœur ,
 Bentôt j'fus sensible à sa flamme ;
 Et quand j'lui promis d'êl' sa femme ,
 J'attendais d'lui tout mon bonheur.

MADAME HUBERT.

J'esper' ben qu'il le f'ra dès qu'il s'ra d' la famille.

DENISE.

Bah ! vous n'savez pas tout.

MADAME HUBERT.

Eh ben ! dis , dis , ma fille.

II.

Vous n'savez pas qu'il est jaloux.
 Mais j'dis jaloux à toute outrance ,
 D'un biau Monsieur qui v'naît chez nous ,
 (Finement.)

Un p'tit peu j'crois , à cause d'vous.
 C'biau Monsieur , c'est Monsieur d'la France ,
 C'tilà qui s'croit not' maitr' à tous.
 Faudrait li donner l'espérance
 D'avoir un jour la préférence :

Ça rendrait pi'êtr' André plus doux ,
 Sans quo' , plus d'André, ni d'mariage ,
 Car pour el' honneur en ménage ,
 Gn'y'en a point avec un jaloux.

MADAME HUBERT.

Êtr' jaloux d'mon enfant ! ah ! c'est fort mal à lui.
 Quant à c'monsieur d'la France , i'm'a fait politesse ,
 C'est vrai, parc'que j'suis veuve, et qu' j'avons queuqu' richesse ;
 Ces valets d'grands seigneurs aimo' beaucoup l'bien d'autrui.
 Enfin , y a cinq ans d'ça, toi tu n'en avais qu'douze.

DENISE.

'Ah ! mais , s'i' vous plaisait , moi j'en suis pas jalouse ,
 Au moins.

MADAME HUBERT.

Tu n'm'entends pas... écout' donc jusqu'au bout :
 Qu'i' soit amoureux d'toi ; ça n'm'étonn' pas du tout ,
 Car c'n'est pas parc'que t'es ma fille :
 Mais , vrai , d'honneur , t'es ben gentille ;
 T'as d'esprit et tout plein , un jargon qui pétillo ,
 Tout c'que tu veu' enfin , t'en viens toujours à bout ,
 Pourtant i s'pouerait ben qu'i' fût aussi d'tou goût ,

DENISE.

Comment ?

MADAME HUBERT.

D'puis qu'nos seigneurs sont r'tournés à la ville ,
 C'est lui qu'est ici l'maitre , et comme il est habile ,
 Ça doit lui rapporter beaucoup.
 Donc il est riche , et d'plus beau garçon.

DENISE.

Pour que j'l'aime ,

C'beau garçon là s'aim' trop lui-même ;
 Mais c'est à lui tout seul... Enfin , sans vous compter ,
 Vous saurez qu'fille , ou femme , il aimait tout l'village
 Qui n'l'aimait pas du tout.

MADAME HUBERT.

Qu'est-c'que tu viens m'conter ?

DENISE.

Mais la vérité.

MADAME HUBERT.

Tu m'rends sage.

Et puisque c'est comin'ça , faut nous en amuser.

DENISE.

Et qu'est-c'que je vous dis donc ; mais c'est-là tout l'mystère,
 Hier , i' m'a parlé... Moi , qui voulais ruser ,
 J'n'ons pas du tout pris l'ton sévère.
 J'l'i ons répondu qu' pour m'épouser ,
 Fallait qu'i voulût ben s'adresser à ma mère ,
 Et j'crois volontiers qu'i va v'nir.
 Moi , j'n'y s'rai pas... Mais vous...

MADAME HUBERT.

Va , i'n'a qu'à s'ben t'nir ,

Mais voyez un peu c'te finesse ;

Y a cinq ans qu'i m'poursuit , tu n'étais qu'eun' jeunesse ;
 Mais , i's'disait tout bas : ça d'viendra fort joli.

J'voudrais entrer dans l'bien , autant qu'dans la famille.

Coulons l'tems... pour avoir la fille ,

I' faut avec la mère , êtr' toujours ben poli.

Eh ! ben ! c'est c'qu'il a fait : j'en ons même un peu d'honte,
 Car moi , j'ai toujours eu qu'i' m'parlait pour mon compte.

Ah ben ! qui' vienne...

DENISE.

Où, mais, faut tout's deux nous unir.
 Il faut qu'mon intérêt s'arrange avec le vôtre,
 Vous en avez un à punir,
 Et moi, j'voudrais corriger l'autre;
 Et, si vous me s'condez, ça peut s'faire en même tems.

MADAME HUBERT.

Mais c'est ben comm'ça que j'l'entens;
 C'pendant pour réussir dans ton p'tit stratagème,
 I'm'paraît qu'tu t'y prends ben tard.

DENISE.

Je n'pouvions pas plutôt.

MADAME HUBERT.

Pourquoi?

DENISE.

C'est que c'fin r'nard,
 Vor'bian monsieur d'la France, y a pt'êt long-tems qu'i m'aime,
 Mais je n'l'ai su qu'hier.

MADAME HUBERT.

Qu'hier? l'autre d'puis quand...
 T'a-t'il montré d'la jalousie?

DENISE.

Y'a queuqu's jours, ça li a pris tout' comme eun'fernésie.

MADAME HUBERT.

Y'a queuqu's jours! ah! c'n'est donc qu'un moment d'fantaisie.
 Ça li pass'ra par conséquent.

DENISE.

Parguenne j'l'esper'ben; mais faut qu'la leçon soit bonne,

Et sur l'point d'nous marier; s'i'croit que j'l'abandonne,
Hein! Vous sentez comm'moi, qu'ça s'ra ben plus piquant.

MADAME HUBERT.

J'crais qu'v'là monsieur d'la France.

DENISE.

Oui.

MADAME HUBERT.

Je n'suis pas méchante;
Mais pendant plus d'cinq ans, m'avoir fait les yeux doux
Pour rien!... j'en aurai soin.

(Elle rentre.)

DENISE.

Je m'charge du jaloux.

(Elle rentre.)

(Un instant après que la France est sur la scène, on voit la
mère et la fille à la fenêtre.)

SCÈNE II.

LA FRANCE, rêvant.

L'ESTRENUVE est embarrassante,
Après cinq ans de soins, oser la prévenir
Que sa fille est l'objet auquel je veux m'unir.

Je doute fort qu'elle y consente;

Mais, voyons et sachons à quoi nous en tenir.

(Il frappe.)

MADAME HUBERT, à la fenêtre.

Qui frappe? Ah! ah! c'est vous, Monsieur, j'm'en vas descendre.

DENISE.

Moi, j'm'en vas m'tenir là, parc'que j'veux tout entendre.

DUO.

MADAME HUBERT.

Bonjour, Monsieur.

LA FRANCE.

Bonjour, Madame.

MADAME HUBERT.

Qui vous amène ici ?

LA FRANCE.

Je viens chercher ici-
L'objet de ma constante flamme ;

MADAME HUBERT.

Vrai ! je l'pensais aussi.
D'puis cinq ans vous m' parlez d' vot' flamme ;
Mon cœur enfin s'est radouci.

LA FRANCE.

Je ne l'entendais pas ainsi.

MADAME HUBERT.

J'ai tardé long-tems pour une femme ;
Mais j' voulais êtr' ben sûre d' vous.

LA FRANCE.

Je né puis mé plajûdre de vous.

MADAME HUBERT.

André s' marie avec ma fille,
Et j' attendais c' moment si doux.

LA FRANCE.

André t... s'unir à votre fille ?

ACTE I, SCÈNE II.

151

MADAME HUBERT.

Aujourd'hui même ils s'ront époux :
C'est un bien beau moment pour nous ;
Ça n'fera plus qu'eun'même famille ;
N'est-c' pas , Monsieur ? qu'en pensez-vous ?

LA FRANCE.

L'honneur d'être de la famille
Me ferait un plaisir bien doux ;
Mais mon cœur n'aspirait qu'au vôtre ,
Et n'a pu s'en rendre vainqueur.

MADAME HUBERT.

Pardonnez-moi , vous v'la vainqueur.
Quand j'vous ont tant r'fusé mon cœur ,
C'n'était qu'pour m'assurer du vôtre ,
A la parfin , vous v'la vainqueur.

LA FRANCE.

Mon cœur sent tout le prix du vôtre ;
Mais...

MADAME HUBERT.

Quoi !... mais ! quand j'nai plus d'rigueur ?

LA FRANCE.

Écoutez-moi.... mais sans rigueur.

MADAME HUBERT.

Piét'ben qu'vous en aimez eune autre.

LA FRANCE.

Moi ! je ne dis pas cela... mais

MADAME HUBERT.

J'vois ben qu'vous en aimez eune autre :
Mais... Je n'vous l'pardonn'rai jamais.

LA FRANCE , à part.

Il est vrai que j'en aime une autre,

(Haut.)

Je vous aime plus que jamais.

LA FRANCE, après le duo.

Me pardonneriez-vous, si celle que j'adore,
Sur mon attachement vous donne un droit de plus ?

MADAME HUBERT.

Ça n'est pas assez clair encore,
Monsieur, point d'grands mots superflus.

LA FRANCE.

Eh bien ! apprenez donc que j'aime...

MADAME HUBERT.

Eh bien !

LA FRANCE.

J'aime une autre vous-même ;
La charmante Denise.

DENISE, à la fenêtre.

Ah ! y'là l'grand mot lâché.

MADAME HUBERT.

Ah ! vous aimez ma fille !

LA FRANCE.

Oui, j'en suis bien fâché.

MADAME HUBERT.

Fâché ; mais gu'ya pas d'quoi, j'crais qu'all'vaut ben qu'on l'aime ;
Et comm'vous dit's fort ben, c'est eune autre moi-même
J'couçois qu'pendant cinq ans, vous avez dû souffrir
D'mes refus et d'mon humeur sauvage ;
Mais malgré l'beau parti qu'vous vouliez ben m'offrir,
J'aimais assez l'défunt, j'aimais beaucoup l'veuvage.

Dam, c'est ben naturel ; ma D'nise d'jour en jour
 Sous vos yeux d'venait plus gentille ,
 Vous avais dit sag'ment : j'ai long-tems fait ma cour
 A la mère, à présent c'est ben l'tour d'la fille ,
 Faut lui transporter mon amour.
 Ça n'sortira pas d'la famille ,
 Hein ? N'est-c'pas vrai , Monsieux ?

LA FRANCE.

Madame en vérité,
 Si vous m'eussiez moins rebuté...

MADAME HUBERT.

Oui, j'sens ben qu'trop long-tems j'ai fait la difficile ;
 Si j'vous perds, c'est ma faute ; ainsi j's'rai ben docile,
 Êt's-vous aimé de D'nise ?

LA FRANCE, minaudant.

Où ! mais... c'est un aveu...

MADAME HUBERT.

Dont l'mien dépend... Songez qu'je n'veux pas la contraindre.

LA FRANCE.

Mais hier, sa bonté m'encourageait un peu.

MADAME HUBERT.

En c'cas vous n'avez rien à craindre.
 Pour vous ça n'peut pas tourner mal.

LA FRANCE.

Mais il se peut qu'André...

MADAME HUBERT.

Fasse un'triste figure,
 Et v'là tout ; car pour lui... vrai c'est un coup fatal ;
 Mais i's'rendra justice en voyant son rival.

J crois qu'ina fill' s'ra pour vous.

LA FRANCE, charmé.

J'en accepte l'augure.

DENISE, à part, à la fenêtre.

Comm'all'amorcé la ferluquet.

LA FRANCE.

C'est sa fête aujourd'hui... J'avais fait un bouquet,
(D'un ton patelin.)

Que je n'enverrai point sans l'avou de sa mère.

MADAME HUBERT, gaiment.

Vous pouvez l'envoyer.

LA FRANCE, lui baise la main.

Que je suis satisfait!

MADAME HUBERT, souriant finement.

Convencz que jamais je n'vous fus aussi chère.

LA FRANCE.

Je conviens qu'à présent mon bonheur est parfait!

SCÈNE III.

MADAME HUBERT, DENISE, ANDRÉ, avec une
rose.

MADAME HUBERT.

Non, non l'bel engeoleux, pas encor tout-à-fait.

Mais j'crois que j'vois André, faut sag'ment que j'l'évite.

DENISE, de la fenêtre, à sa mère.

Il vient pour m'espionner, maman rentrez donc vite.

(Madame Hubert rentre.)

DUO , en sourdine.

ANDRÉ.

J'ons fait un bouquet pour sa fête ,
C' bouquet le v'là ,
(Il se cache sous une touffe d'arbres.)

Mais t'nons-nous là
Pour voir venir ceux qu'on li apprête.

DENISE , à sa mère.

Ah ! vous d'vez ben voir c' qu'André m'apprête
L' maudit jaloux s'est caché là.

ANDRÉ.

J' crains ben qu'al' n' soit un peu coquette ,
J' n'aim'rais pas ça.

DENISE.

Hein ! qu' dîtes-vous d' ça ?

ANDRÉ.

En tapinois faut que j' la guette.

DENISE.

Vous l'entendez ,
Ben obligé ,
Très-bien jugé.

L' bel amant qu' j'ai !
J' frémis du sort qu'André m'apprête.
L'amour en vain m'arrête.

Mais il verra :

Oh ! la belle fête

Que j' li apprête ,

P'têt' ben qu' ça l' corrig'ra.

ANDRÉ.

Faut que j' la guette ,

Car j' la crois ben coquette.

Comment ! on n' vient point à sa fête ?

Est-cé que je n' s'rais qu'eun' bête ?

Mais on viendra.

All' a fait eun' grand' conquête ;

Je ne sis pas encor si bête.

J'attends , car on viendra.

ENSEMBLE.

MADAME HUBERT.

Ah ! bon Dieu ! mon enfant , l'vilain jaloux que v'là !

DENISE.

Eh ben ! est-c' que j'mentsais , en a-t-il eun' bon' dose ?

Mais j'm'en vas arranger tout ça.

(Très-haut.)

Ma mère , j'crais qu'là-bas j'ons entendu quenq'chose ,
J'descens pour voir c'que c'est.

ANDRÉ.

Me v'là pris.

DENISE.

Qu'est-ce qu'est là ?

ANDRÉ.

C'est moi , mam'selle Denise.

DENISE.

Ah ! ah ! c'est vous qu'v'là ?

ANDRÉ.

J'attendais vot'réveil , pour vous donner c'te rose.

DENISE.

Mais pour donner eun' rose , on n'se cach'pas comm'ça.

ANDRÉ.

Non , mais c'est que j'disais : mam'selle Denise r'pose.
N'faut pas déranger son sommeil.

DENISE.

Vous mentez... tous les jours je m'lève avant l'soleil.

Il est l've d'puis long-tems , douc y a queuqu'autre cause.

ANDRÉ.

Oh ! j'vous assur'ben qu'non.

DENISE.

Vous mentez.

ANDRÉ.

J'vous promets.

DENISE.

Vous m'promettez ; moi j'vous proteste
 Qu'il y a deux sortes d'gens qui n'me plairont jamais.
 Les menteurs d'abord, j'vous déteste.
 Après ça les j..... J'vous dirai l'reste
 Quand vous n'mentirez plus.

ANDRÉ.

Faut donc vous parler vrai !
 C'est que j'voulions faire un essai.

DENISE.

Queul essai ? parlez donc.

ANDRÉ.

T'nez Mam'selle, j'vous aime.

Ah ! par exemple ça j'crais qu'ça n'est pas mentir :
 Car y a long-tems qu'on l'sait, vous l'savez ben vous-même,
 Maisc'que j'sentons pour vous, d'aut's pourriont ben l'sentir,
 Et j'guettais ces aut's-là.

DENISE.

Pourquoi ?

ANDRÉ.

Parc'qu'Mam'selle,
 Un bouquet l'jour d'eun' fête, est un signal ed'zèle,
 Je n'voulais pas qu'aucun vous l'donnit avant moi.

DENISE.

Vous mentez.

ANDRÉ.

Oh ! non, par ma foi.

DENISE.

Pour me l'donner l'premier, fallait frapper tout d'suite.
 Au lieu d'vous cacher li. J'ons ben d'viné pourquoi.
 Vous vous avisez donc d'espionner ma conduite ?
 Ça promet... Heureus'ment qu'vous n'êt's pas mon mari.
 Allez, Monsieur, gardez vot'rose.
 J'attendons un bouquet fait pour êt'plus chéri.

ANDRÉ.

Eh ben ! si j'espionnais ? c'n'était donc pas sans cause ?

DENISE.

(A part.)

Ah ! tu m'espionnais donc... faut li porter l'grand coup.

ANDRÉ.

Et vous m'quittez pour ça ?

DENISE.

Pour ça ? c'est trop d'beaucoup.

ANDRÉ.

Allez, c'n'est qu'un pertésie.

DENISE.

Eh ben ! s'i'faut qu'je l'dise,
 C'est vrai qu'j'en cherchais un... Excusez ma trauchise,
 Vous savez qu'dans c'bas monde, un chacun a son goût ;
 Et moi, pour vous j'crairais que j'n'en ons plus du tout.

ANDRÉ.

Eh ben ! c'est consolant... Et vos raisons, Mam'selle ?

DENISE.

Bah ! des raisons ! est-c'qu' y en a pour ça ?

L'amour vient sans raison, et tout d'même i's'en va.

ANDRÉ.

Voyez les bell's raisons que v'là !
C'est qu'vous voulez être infidèle,
Ou p't'être ben, c'est qu'vous l'êtes déjà.

DENISE.

C'est singulier, comm'i'd'vin' ça.

ANDRÉ.

Au moment d'nous marier, m'jouer un tour de la sorte ?
Ca n'semble-t'i'pas fait exprès ?

DENISE.

Aim'rais-tu mieux que c'fût après ?

ANDRÉ.

Non, encor moins, l'diable m'emporte.
Mais faut-il qu'un rival !

DENISE.

Je n'suis pas franche à d'ni.
J'dis bonn'ment quand j'n'aim'plus, tout comme j'dis quand j'aime.
Vous n'avez point d'rival, vous n'avez qu'un ennemi.

ANDRÉ.

Je l'connais.

DENISE.

Gageons qu'non...

ANDRÉ.

C'est vot'nouvel ami,
L'beau la France.

DENISE.

Eh ben! non... c't ennemi là, c'est vous-même,

Monsieur André, m'entendez-vous?

ANDRÉ.

Que trop... J'voudrais êt'sourd... D'p'is trois ans que j'soupire.

DENISE.

J'soupirais plus long-tems en t'prenant pour époux.
Tu voulais des raisons? eh ben! j'men vas t'en dire.
J'déteste les menteurs; encor plus les jaloux;
Et j'crais qu't'es tous les deux, j'te l'confie entre nous.

ANDRÉ.

Mais son trésor, on craint qu'eun autre n's'en empare.

DENISE.

Faut soigner c'trésar-là; n'faut pas en êtr'avare:
Et tu m'enferm'rais p't-êt... Ah! j'naim'pas les verroux.

ANDRÉ, se mettant comiquement à genoux.

Si j'vous d'mandais pardon à genoux,
Et si j'vous promettais, mais là du fin fond d'l'ame...

DENISE, à part.

Bon Dieu! qu'eun homme est sot à genoux d'vant eun'femme!

(Haut.)

Quoi qu'vous m'prometteriez?

ANDRÉ.

D'n'êt'pus si soupçonneux
Et d'vous aimer toujours, sans jalousie aucune.

DENISE.

Tiens parole, et j'verrons... Sans adieu.

ANDRÉ.

Sans rancune.

A propos, et queu jour fisquez-vous pour nos nœuds?

ACTE I, SCÈNE IV.

191

DENISE.

Ça d'mand' du tems... J'verrons... ta présence m'importune.
Va-t'en vite, obéis.

ANDRÉ.

J'men vas, mais sans rancune.
À propos, à la fête, est-c'que j'dans'rons nous deux ?

DENISE.

J'verrons... Allons, va-t'en.

ANDRÉ, à part, en sortant.

Ma rose a fait fortune.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

DENISE.

PAUVRES gens! nous faisons tout c'que nous voulons d'eux!
Mais, mon André, n'crains rien, va, c'n'est qu'un badinage,
Tant seul'ment pour t'apprendre à n'êr' pus si sauvage
Sitôt qu'un autre qu'toi vient m'faire un peu la cour.

Ça s'rait dangereux en ménage,
Et puis l'trantran d'la ville est v'nu jusqu'au village,
Et j'sais qu'aux amoureux, faut toujours jouer queuqu'tour.
Pour qu'ils nous aimont davantage.

ARIETTE.

J'commence à voir que dans la vie
La moitié rit d'l'autre moitié.

L'ÉPREUVE VILLAGEOISE.

Par deux amans j'suis poursuivie.
 L'un des deux a mon amitié.
 L'premier s'en va l'ame ravie ,
 L'autre s'en va ben humilié ;
 Mais c'tilà qui croit faire envie ,
 Finira par faire pitié ;
 V'là justement c'que c'est d'la vie ,
 La moitié rit d'l'autre moitié ;
 Et c'tilà qui croit faire envie.
 Peut finir par faire pitié.

Mais la moitié qui rit l'mieux d'l'autre ,
 Messieux l'zamans , ce n'est pas vous ;
 C'n'est pas vol'faute et c'est là vôtre.
 J'ons toujours à nous plaindre d'vous.

Toujours un maître ,
 Et pas trop doux ,
 Souvent ben traître.
 Ou ben jaloux.

A ces beaux traits on peut connaître
 C'que vous s'rez en d'venant époux.
 Souvent jaloux ,
 Plus souvent traître.

V'là c'que c'est qu'un époux.
 La France part l'ame ravie ,
 André s'en va ben humilié.
 Vous l' voyez ben , faut dans c'le vie
 Qu'la moitié rie
 D' l'autre moitié.

SCÈNE V.

DENISE, UN JOCKEI, qui sort du château avec un gros bouquet qu'il présente à Denise.

LE JOCKEI.

MONSIEUR d'la Franc' m'envoie avec c'p'til bouquet.

DENISE.

Mais, c'est l'fils du jardinier, j'pense.

LE JOCKEI.

Non, c'n'est plus moi, Mam'sell', à présent j'suis jacquet, Ça m'est donné pour récompense.

DENISE.

Quoi ! jacquet d'Monseigneur ?

LE JOCKEI.

Non pas... d'monsieur d'la France.

DENISE.

Jacquet d'monsieur d'la France ! oh ! c'est ben plus d'honneur ?

LE JOCKEI.

Vraiment oui... J'avais l'espérance

Qu'i' pourra me m'uer loin, ben plus loin qu'Monseigneur.
Dam' i' sait ben c'quen est.

DENISE.

Bref, i' f'ra ton bonheur,

C'est sûr... Mais l'beau bouquet ! v'là tout's les fleurs que j'aim e.

LE JOCKEI.

I'dit qu'vous preniez garde à la fleur du milieu.

DENISE.

Pourquoi donc ?

LE JOCKEI.

J'n'en sais rien.

DENISE.

I'd'vait ben v'nir lui-même.

LE JOCKEI.

I'viendra tout-à-l'heure. Adieu, Mam'selle.

DENISE.

Adieu.

LE JOCKEI, revenant sur ses pas.

Mon mait' compt' ben sur vous pour danser à la fête.

Dam' il l'a dit tout haut. V'la qu'all' est bentôt prête.

Oh ! comm' ça s'ra joli !... Des violons, des marchands,

Tout comm' s'il en pleuvait, mais n'fait pas que j'm'arrête.

Mon mait' autour d'lui veut avoir tous ses gens.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DENISE, ensuite ANDRÉ qui a espionné.

DENISE, cherchant dans la fleur du milieu de son bouquet.

VOYONS vite c'te fleur... car c'est quequ'trait d'adresse,

Et sur'ment y a quequ'chos' là-d'dans.

(Elle trouve un papier qu'elle ouvre.)

Un papier d'écriture ! à moi ?... C'est sa tendresse

Qu'est dans c'noir et c'blanc-là... par ma fine, i's'adresse,

On n'peut pas mieux; mais j'ris, et c'est du bout des dents.
J'rougis de n'pas savoir un peu lire, à mon âge.

On n'vous apprend rien au village.

Bah! j'ons beau l'tourner, le r'tourner,
J'n'en-suis pas plus savante... O! bon Dieu! queu martyre!

Allons, c'est vrai qu'je n'sais pas lire;

Mais dès qu'ça parl'damour, au moins j'pourrais d'vincer.

ANDRÉ, arrachant le papier.

Ça s' devine aisément.

DENISE.

Eh ben! n'v'là-t-il pas l'autre?

ANDRÉ.

Ah! c'tautre là, Mam'selle, était près d'être l'vôtre.

DENISE.

Allons, rends-moi c'papier.

ANDRÉ.

Non, c'est un billet doux.

DENISE.

Eh! ben! quand c'en s'rait un, est-c'que t'es mon époux?
Est-c'que je n'suis pas ma maîtresse?

ANDRÉ.

Et c'gros bouquet... V'là donc comm'tu n'es pas traîtresse!

DENISE.

V'là donc comm'tu n'es plus jaloux!

Mais quant à c't'affront-là, n'croyez pas que j'l'endure.

Rendez-moi mon papier toute d'suite, et r'tivez-vous.

ANDRÉ.

Non, j'voulons en prendre lecture.

DENISE.

Toi , butor !

ANDRÉ.

Dans l'instant , j'vons l'avoir déchiffré.

DENISE.

Pauvre sot...

ANDRÉ.

Tu vas voir... Queu diantre d'écriture ,
 Fi donc , gn'ya là que d'imposture ;
 Allons , faut qu'ça soit déchifié.

FINALE.

DENISE.

André , tu me l'pâtras , j'en jure.
 Quoi v'as déchirez ce billet !

ANDRÉ.

Oui , oui , j'déchirons c'biaû billet.

DENISE.

Eh ! pourquoi donc ça , s'il vous plaît ?

ANDRÉ.

Ah ! pourquoi donc ça ? c'est qu'ça m'plait.
 Ça v'nait sû'rment d'monsieur d'la France.
 Et c'est-là c'qui t'donne d'l'humeur.

DENISE.

Va , tu s'ras tancé d'importance ,
 Quand il saura ton insolence ,
 Oh ! que j'l'assomm'rais d'ben bon cœur !
 Mais l'aïss'venir monsieux d'la France.

ANDRÉ.

Oh ! ventreguene j'n'ai pas peur.

Je n'crains pas ton monsieur d'la France.
(Ensemble les quatre derniers vers.)

SCÈNE VII.

DENISE, ANDRÉ, LA FRANCE, survenant.

LA FRANCE.

Eh bien ! Denise , et mon billet ?

ANDRÉ.

Oui , j'ons déchiré vot'billet.

LA FRANCE.

Quoi ! saquin !

ANDRÉ.

Tout doux , s'il vous plaît.

LA FRANCE.

Il a déchiré mon billet ?

DENISE.

Il a déchiré vot'billet.

ANDRÉ.

Et par là morgué j'ai bien fait.

LA FRANCE.

Mais du moins , vous l'aurez pu lire ,

DENISE.

Et non , j'n'ai pas eu le tems de lire.

ANDRÉ.

Ob ! ma foi , y a d'quoi crever d'rire.

DENISE ET LA FRANCE.

Butor , qu'as-tu donc tant à rire ?

L'ÉPREUVE VILLAGEOISE.

ANDRÉ.

Je rions d'vous, j'vous l'disons tout net,]
 I'faut êtr'ben fou pour écrire
 A des gens qui n'savont pas lire.

LA FRANCE.

Quoi ! saquin !

ANDRÉ.

Tout doux , s'il vous plaît.

LA FRANCE, à Denise.

Eh ! bien ! tout haut , je vais vous dire
 Le contenu de mon billet.

DENISE.

Ah ! queu plaisir ! i'va me dire
 Tout c'qui' y avait dans son billet.

ANDRÉ.

Ah ! quen tourment ! i'va lui dire
 Tout c'qu'y avait dans son billet.

LA FRANCE.

Oui , belle enfant ; je vais vous dire
 Le contenu de mon billet.
 Écoutez bien... belle Denise ,
 Recevez mon cœur et ma foi...

DENISE.

Monsieux , c'est ben d'l'honneur pour moi.

ANDRÉ.

Toi ! belle... Ah ! morgué , quen sottise !
 Vois-tu pas ben qu'i's'moque de toi.

LA FRANCE.

Paix donc.

DENISE.

Ou va-t'en , ou tais-toi.

ANDRÉ.

Comment , va-t'en ! je veux rester ; moi .
Comment , paix donc ! Je veux parler moi .

DENISE , LA FRANCE .

Allons , ou va-t'en ou tais-toi .
De mon sort devenez maîtresse .
C'est un époux

(Il se met à genoux .)

Qu'à vos genoux . . .
Fait tomber sa vive tendresse .

ANDRÉ , à part .

Ah ! souffre tout ça , la traîtresse !

(Il va à la France .)

Vous , à ses genoux !
Vous , son époux ?
Morgué , l'avez-vous ,
Et r'tirez-vous ,
Avec vos biaux sermens d'tendresse .

LA FRANCE .

Ah ! ça , Monsieur André , tout doux .

ANDRÉ .

Tout doux , vous-même , entendez-vous ?

DENISE .

Monsieur d'la France , André , tout doux !

SCÈNE VIII.

MADAME HUBERT , DENISE , LA FRANCE , ANDRÉ ,
qui menace toujours la France .

MADAME HUBERT .

EH bien ! d'où vient tout ce grabuge ?

L'ÉPREUVE VILLAGEOISE.

LA FRANCE.

Ah ! j'y consens , soyez not' juge.

ANDRÉ.

C'est lui qui a causé tout l'grabuge.

MADAME HUBERT.

Mais parlons doucement . s'il vous plait.

LA FRANCE.

J'avais écrit...

DENISE.

Oui , c'est-là l'fait.

LA FRANCE.

Il a déchiré mon billet.

MADAME HUBERT.

Il a déchiré vot' billet ?

DENISE.

Il a déchiré son billet.

ANDRÉ.

Oui , j'ons déchiré e'biau billet ?
Et par là morgué j'ons en fait.

LA FRANCE , bas à madame Hubert.

A l'instant vous serez au fait
Il s'agit d'en écrire un autre.

(Haut.)

Avoir déchiré mon billet !

MADAME HUBERT.

Avoir déchiré vot' billet !
André quelle audace est la vôtre !

ANDRÉ.

J'avions son cœur , all'avait l'nôtre.
Et j'pards tout , grâce à e'biau valet.
Duis-j'ti pas étr' ben satisfait ?

DENISE.

Ton cœur ? c'binou cadeau qu'tu m'as fait.
 Mais qu'est-c'qui t'a dit qu't'avais l'nôtre ;
 Moi, j'crais qu'i'd'viant fou tou-à-fait.

MADAME HUBERT.

J'sens ben qu'il a tort, en effet.

LA FRANCE.

Vous devez punir ce forfait.

MADAME HUBERT.

Mais j'veux préférer l'indulgence.

LA FRANCE.

Point de pitié, point d'indulgence.

MADAME HUBERT.

Non, j'veux préférer l'indulgence
 Et j'prétends vous accorder tous ;
 Qu'elle prenne pour sa vengeance
 Monsieux la France pour époux.

ANDRÉ.

Oh ! jarnigoi ! queulle indulgence !

DENISE, à part.

Queu désespoir pour mon jaloux !

LA FRANCE.

Ah ! j'adopte cette vengeance.

(A Denise.)

Daignez me choisir pour époux.

DENISE.

Bon ! j'allons voir si c'te vengeance
 Peut m'convenir aussi ben'qu'à vous.

ANDRÉ.

Crains ma fureur, crains ma vengeance ;
 Si jamais tu l'prends pour époux.

102. L'ÉPREUVE VILLAGE., AC. I, SC. VIII.

DENISE.

Va, va, je n'crains pas ta vengeance.!!
J'prendrai qui je voudrai pour époux.

LA FRANCE.

Va, nous craignons peu la vengeance,
C'est moi qui serai son époux.

CHŒUR DE PAYSANS.

Allons, v'nez donc en diligence ;
Pour la fête on n'attend plus qu'vous.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECONDE.

SCÈNE I.

DENISE, seule.

J'n'ex peux déjà plus d'lassitude ,
Ils seront là jusqu'au soir : toujours sauter , danser ,
A peine a-t-on fini qu'faut vite recommencer ;
Oh ! j'trouvons c'plaisir-là trop rude.
A mon tendre et nouvel amant ,
J'ai dit de n'pas quitter maman ,
D'ben gagner son esprit , afin qu'all' se dispose
A l'approuver dans c'qu'i' propose :
C'est comm' ça qu'j'ai pu m'échapper ,
Car eucor faut-il que j'me r'pose
Ça n'est pas glorieux d'attraper
Ceux qui croyont d'bonne foi qu'leux mérite impose ,
Ces p'tits messieurs-là sont les premiers à s'tromper ;
Mais on peut s'moquer d'eux, et c'est toujours qu'euq' chose.

COUPLETS.

I.

Bon Dieu , bon Dieu , comm' à c'te fête ,
Monsieur d'la France était honnête !

L'ÉPREUVE VILLAGEOISE.

C'est tout d'bon qu'jons fait sa conquête,
Et je ne l'avions pas désiré.

André croit qu'ça m'tourne la tête. (Bis.)
Rassure-toi, mon cher André,
Mon pauvre André... mon cher André :
Monsieur d'la France est ben honnête ;
Mais mon André, mon cher André,
T'es ben plus aimable à mon gré. (Bis.)

II.

Queu danseux que c'monsieux d'la France !
Toujours i'm prenait pour la danse,
Et c'n'est pas lui sur ma conscience,
Et c'nest pas lui qu'jaurions désiré.
Et quest-c' qui séchait d'impaticence ?
C'était André, mon pauvre André ;
Rassure-toi, mon cher André ;
I dans'fort ben, monsieux d'la France ;
Mais mon André, mon cher André,
C'est toi seul qui danse à mon gré.

III.

J'peux choisir au moins parmi douze.
A tant choisir que qu'fois on s' l'épouse ;
Mon André, c'est c'filà qu'j'épouse,
Et c'est l'séul que j'ons désiré.
Mais auras-tu l'humeur jalouse !
Est-c' que t'auras l'humeur jalouse ?
Rassure-moi, mon cher André ;
Mon bon André, mon cher André,
Car enfin s'il faut que j'épouse,
J'obéirai tant que j'pourrai,
Tant que j'pourrai, j'l'obéirai,
Mais faudra qu'tout aille à mon gré.

I' n'dansait pas du tout ; mais comm' j'ai ri de l'voir !
Croyant m'mett' ben au désespoir,
Pour nos fill's il ach'tait tout c'qui' y avait de plus rare.

Quant à monsieur d'la France i' conservait son bien,
 Dansant toujours et n'ach'tant rien.
 André pent êt' jaloux ; mais i' n'est pas avare.
 Avec tout ça faut en convenir,
 Sa dernièr' jalousie était bien pardonnable ;
 Mais quoiqu'i' n'soit pas très-coupable,
 J'ai toujours ben fait de l'punir :
 Parc' qu'enfin, justé ou non, la jalousie' offense.
 Je l'chagrine à présent pour mes chagrins à v'nir :
 Les maris , gn'ya pas d'mal à les payer d'avance.
 N'est-ce pas ma mèr' que j'vois r'venir
 Sous l'bras d'monsieux d'la France ? il est galant j'espère.
 Bon, laissons-les s'entretenir.

(Elle rentre.)

SCÈNE II.

MADAME HUBERT, LA FRANCE.

LA FRANCE.

« Je ne consens à rien sans l'aveu de ma mère ;
 » Ainsi tâchez de l'obtenir. »
 Voilà ses propres mots.

MADAME HUBERT.

Dès qu'all' est satisfaite ,
 Dès qu'i' n'tient qu'à moi d'vous unir ,
 Je regarde çà comm' eun' affair' faite ,
 Et pour ell' comm' eun' affair' d'or.

LA FRANCE.

Quand la finirons-nous ?

Op.-Com. en vers. 3.

18

MADAME HUBERT.

Eh! mais, l'plus tôt possible,
Et pour vous, en rentrant, j'vas m'employer encor.

LA FRANCE.

Que d'obligations!

MADAME HUBERT.

De rien; mais bien sensible
A votre politesse.

LA FRANCE.

En quoi donc, s'il vous plaît?

MADAME HUBERT.

Vous m'avez donné l'bras d'préférence à ma fille.

LA FRANCE.

Je suis de toutes deux le très-humble valet :
Quand je serai de la famille,
J'espère...

MADAME HUBERT.

Alors, Monsieux, not' plaisir s'ra complet.
En vous r'merciant.

(Elle va pour rentrer.)

LA FRANCE.

Un mot... j'ai quelque chose en tête :
Ce soir, de ce côté, si j'amenaï la fête,
Et si tout le village étai ici témoin
Du bonheur qui pour moi s'apprête...

MADAME HUBERT, à part.

Des témoins? c'bouheur-là n'en a pas grand besoin;

(Haut.)

Mais tout comm' vous voudrez. J'rent' et j'vous laisse l'soin
D'ben arranger tout ça... restez donc, je vous en prie.

LA FRANCE.

Souffrez...

MADAME HUBERT, sur le pas de la porte.

(Malignement.)

Non, restez-là ; vous n'irez pas plus loin.

(Elle rentre.)

LA FRANCE.

J'obéis.

SCÈNE III.

LA FRANCE, DENISE, à la fenêtre.

LA FRANCE.

C'EN est fait, allons je me marie.

Oui, ce que n'a pu l'industrie

De tant, tant et tant de beautés,

Qui chez de grands seigneurs servaient à mes côtés,

Et qui pour m'épouser nuit et jour fesaient rage,

D'une villageoise est l'ouvrage.

Eh ! pourquoi ? C'est que ses attraits

Sont, comme elle, sans imposture.

Malgré tous les brillans apprêts

Qui du sexe aujourd'hui composent la parure,

On en revient toujours à la simple nature ;

Et j'aime enfin les plaisirs vrais.

ARIETTE.

Adieu Marton , adieu Lisette , adieu Rosette.

Daignez me pardonner ce cruel abandon ,

Adieu Julie et toi Laurette ,

Adieu tout le peuple soubrette

Et tous les amours du grand ton.

Objets de mes nobles folies ,

Vous étiez toutes fort jolies ,

Je devais mourir sous vos loïs,

Je vous l'avais promis cent fois.

Ce n'est pas que je vous oublie :

Mais voilà qu'un petit minois ,

Bien séduisant , bien villageois ,

Dans mon cœur qui se mésallie ,

Vient s'emparer de tous vos droits.

Adieu Marton , etc.

(Denise , qui a entendu la France de la fenêtre , dit en se retirant : *Adieu , monsieur d'la France ;* celui-ci regarde d'où vient cet adieu , et dit : *Hain* André arrive.)

SCÈNE IV.

LA FRANCE , ANDRÉ , DENISE , à la fenêtre.

ANDRÉ , sans voir la France , qui ne le voit pas non plus.

J'suis morgué plus léger d'moitié

D'pis qu'j'entends la raison ; c'te D'nise en'r'cherche un autre,

All' m'a r'tiré son amitié.

Eh ben ! faut fair' semblant que j'li r'tirons la nôtre.

Faut êtr' fier.

LA FRANCE , l'apercevant.

Ah ! voilà mon illustre rival.

ANDRÉ.

Lui-même.

LA FRANCE.

Et bien content, je gage.

ANDRÉ.

D'vous voir p'tét', ah ! ça m'fait un plaisir sans égal.

LA FRANCE.

Non... content de Denjse.

ANDRÉ.

Ah ! de c'biau parsiflage
 J'm'en moquons ; mais j'la plains , car all' s'en trouv'la mal.

LA FRANCE.

Et c'est à moi , faquin , que tu tiens ce langage ?

ANDRÉ.

Pourquoi pas , et qu'et' vous ? j'vous l'répètrai cent fois ;
 Qu'all' vous prenne , et bientôt all' s'en mordra les doigts.

LA FRANCE.

Tais-toi.

ANDRÉ.

Non , j'parle vrai.

DENISE, à la fenêtre.

Bon encor sivi' querelle :

C'est ben amusaut ! mais faut pourtant l'empêcher.

(Elle descend.)

LA FRANCE.

Si je voulais.

ANDRÉ.

Qui ! vous ! n'fait pas trop m'approcher

Non, j'vous en avertis... Ah! la v'là donc cett' belle?

(A part.)

C'est encor lui qu'all' vient chercher.

Mais morgué ça n'fait rien, moquons-nous d'l'infidèle,
Rions, ça vaudra micux qu'de s'fâcher.

T B I O.

LA FRANCE.

Ah! vous voilà, chère Denise!
Protégez-vous mon amour?
Votre mère me favorise,
Et veut nous unir dès ce jour.

ANDRÉ ET DENISE.

Quoi! vrai! ma mère vous favorise?

(André à part.)

Madame Hubert le favorise.

LA FRANCE.

J'espère,
Ma chère,
Rendre à jamais vos jours heureux;
Ah! daignez couronner mes feux.

DENISE.

Monsieur, ça n'est pas généreux;
D'vant lui m'offrir el' nom d' vot' femme;
Faut ménager les malheureux.

ANDRÉ, à part.

Tâchons d' ben jouer l'indifférence.

(Haut.)

Je n' demande plus la préférence.
All' vous aime, all' a ben raison.
Un André contre monsieur d' la France;

ACTE II, SCÈNE IV.

211

Est-ce qui gn'ya d' la comparaison ?
All' vous aime , all' a ben raison.

(A part)

Jouons ben l'indifférence ,
Mais avec tout ca j'enrage d' sa trahison
N' perdons pas la raison.

LA FRANCE.

Ah ! daignez couronner ma flamme ;
Mais voyez la comparaison.

(A part.)

J'obtiens la préférence ;
J'ai su la mettre à la raison ;
Elle a ma foi raison.

DENISE.

André veux-tu que j' sois sa femme ?

(A part.)

André perd-il donc la raison ?

Quel air d'indifférence !

Si' dit-qu' i' n' m'aim' plus, est-ce vengeance ou trahison ?
C'est une trahison.

(A André.)

Tu n' manq'ras pas d' maitresse.

Un aussi biau garçon

Inspire la tendresse ,

Et sitôt qu'on le voit , on en perd la raison

T'as déjà fait eun' autr' maitresse ?

J' devons compter sur la tendresse ,

C'est une trahison.

Tu n' manq'ras pas de maitresse

Car sitôt qu'on l' voit on perd la raison.

ANDRÉ , à Denise.

Eh ! oui , puisque tu n' veux plus d' moi.

Comme j' devons compter sur toi.

J' plac'rons mieux ma tendresse

Près d'eune autre maitresse ,

Je me consoleraï de cette trahison.

LA FRANCE , à André.

Près d'une autre maitresse ,

Étant si beau garçon ,

Tu te consoleras de cette trahison.

ENSEMBLE.

ENSEMBLE.

LA FRANCE, après le trio.

Je retourne à la fête, et je vais amener
Les haut-bois, les garçons, les filles du village.
Permettez-vous ?

DENISE.

Non, non.

LA FRANCE.

Je veux que tout partage
Le suprême bonheur qui va me couronner.

DENISE.

Monsieur, vous ét's prudent et sage,
Vous savez c'qu'i' faut faire.

(La France sort.)

SCÈNE V.

DENISE, ANDRÉ, MADAME HUBERT, paraît
à la fin de cette scène.

DENISE.

Où vas-tu ?

ANDRÉ.

J'vas m'prom'ner,

Faire un tour à la fête.

DENISE.

Et voir ton autr' maîtresse ?

ANDRÉ.

Ah ! p'têt' ben.

DENISE.

Écout' donc, i faut qu't'ai' ben d'l'adresse
Pour te faire adorer tout d'suite et sans effort.

ANDRÉ.

M'faire adorer, moi, c'est mon fort.

DENISE.

Eh ! comment t'y prends-tu, pour gagner la tendresse
Comm' ça d'un clin d'œil, enfin t'as donc quelque sort ?

ANDRÉ.

Ça s'pourrait, j'n'en sais rien; mais quand je r'garde eun' fille,
Et j'n'en r'garde jamais à moins qu'all' n'soit gentille.
Par exemple, comm' v...

DENISE, sur le tons.

Qui !

ANDRÉ, à part.

J'allais m'mettre dans mon tort.

(Haut.)

Ça n'fait rien... à son cœur ol' feu prend tout d'abord ;
Mais j'm'en vas.

DENISE.

Attends-donc ?

ANDRÉ.

Non pas, j'fais p'l'êtr' attendre.

DENISE, avec humeur.

Un moment d'plus ou d'moins, parguenne on n'en meurt pas.
Et c'te d'moiselle est donc ben tendre ?

ANDRÉ.

All' aime, et tout est dit, sans adieu. Moi, de c'pas
J'm'en vas m'faire adorer.

DENISE, se radoucissant.

Écoute en confidence,

André, dis-moi qui c'est ?

ANDRÉ.

Diantre ! et c'est là l'grand secret.

Oh ! qu' non , je n'f'rous pas eun' pareille imprudence ,

Car si j'étais femme , à c'que j'pense !

J'aim'rais mieux un jaloux , qu'non pas un indiscret.

Mais sans moi , p't'êt' que v'là qu'all' danse ,

Et j'courons la r'trouver.

DENISE.

Écoute , André.

ANDRÉ.

Non , non.

DENISE.

Mais tant seulement , dis-moi son nom ?

ANDRÉ.

Son nom ! bah ! ça s'rait tout vous dire.

DENISE.

Dis toujours.

ANDRÉ.

Eh ! queuqu' ça vous fait ?

Mais que c'soit pour c'tell'-ci , pour c'tell'-là que j'soupire ,

Vot' cœur doit ét' ben satisfait ,

Puisque monsieur d'la Franc' vous aime ,

Et que vous avez l'honneur de l'aimer tant vous-même.

Adieu mam'sell' Denise.

DENISE , à part.

Oh ! maudit stratagème ?

(Haut.)

André , mais écout' donc.

ANDRÉ.

Quelle importunité !

Quoi qu'vous voulez encor ?

DENISE.

Dis-moi la vérité.

Est-c' que tu n'm'aim'rais plus ?

ANDRÉ.

Parguenne j's'rais bon bête,

Et j'on s'rais, ma foi, ben honteux.

'Aimer tout seul ? Oh ! non, Mam'sell', faut aimer deux.

DENISE.

Est-ell' jolie au moins, ta nouvelle conquête ?

ANDRÉ.

Jolie ! oh ! j'ons du goût.

(Il tire un miroir et le baise comme si c'était le portrait de sa maîtresse.)

DENISE.

Qu'est-c' que tu tiens donc là ?

Son portrait ?

ANDRÉ.

Justement.

DENISE.

Voyons.

ANDRÉ.

Oh ! nenni dà !

DENISE.

J'l'aurai.

ANDRÉ.

Laissez-moi donc ; si , ça n'est pas honnête
D'tourmenter un amant comm' ça.

DENISE , avec colère et dépit.

J'veux voir qui c'est.

ANDRÉ.

Allons , car faut qu' j'aill' à la fête ,
Pour me dépêtrer d'vous , j'm'en vas donc l'fair' voir.
R'gardez ben.

(Il lui donne le miroir.)

DENISE.

Eh ! c'est un miroir !

ANDRÉ , bégayant.

Quoi ! vous n'voyez pas là c'que j'aime ?

DENISE , bégayant.

Mais non , puisque j'n'y vois qu'moi-même.

ANDRÉ , avec la plus grande sensibilité.

Eh ! qui puis-je aimer , si c'n'est vous ?

DENISE.

Ah ! j'conçois à présent qu'on peut être jaloux.

DUO.

DENISE.

Viens, mon André , je te pardonne.

ANDRÉ.

Ma D'nise.

DENISE.

Tu ne veux que mon cœur?

ANDRÉ.

C'est lui qui frait tout mon bonheur.

DENISE. —

Eh ben ! j'te l'donne.

Si ton bonheur dépend d'mon cœur.

Je te le donne,

Je te pardonne,

Hélas ! je n'veux que ton bonheur.

Mon André, v'la tout ma vengeance.

C'que j'ai fait n'est qu'pour l'éprouver.

Tu voulais douter d'ma constance,

Et moi j'veulais te la prouver.

ANDRÉ.

Oui, mon bonheur dépend d'ton cœur,

Tu me le donnes,

Tu me pardonnes,

Rien n'est égal à mon bonheur.

O ma Denise ! ô douce vengeance

Eh ! quoi, tu n'veulais qu'm'éprouver ?

Je ne douterai jamais d'ta constance.

Tu viens trop bien de m'la prouver.

ANDRÉ.

Un racc' mod'ment a ben d's'attraits,

Ma D'nise, hein, qu'en dis-tu ?

DENISE.

J'dis qu'tu parl' en homm' sage

Et qu'i' faudra queuqu'fois dans not' genti ménage,

S'brouiller un p'tit peu par exprès,

218 L'ÉPREUVE VILLAGEOISE.

Pour avoir l'plaisir de s'accommoder après :
C'est eun' des douceurs du mariage.

ANDRÉ.

Eh ben ! nous nous brouillerons.

DENISE.

Tant mieux.

ANDRÉ.

Mais à propos,

Et ta mère ?

DENISE.

Oh ! c'matin j'avons eu la prudence
D'la mettre dans ma confiance :
Ainsi de c'côté-là tu peux êtr' ben en r'pos.

MADAME HUBERT,

Bon v'là l'un corrigé ; d'l'autre nous f'rions justice !
Mais qu'i' vienne... à présent faut punir el' caprice.

(Haut à André.)

Qu'est qu' tu fais là !

DENISE,

Maman, maman, dès aujourd'hui
J'crois qu' vous pouvez m' marier ?

MADAME HUBERT.

Soit, mais pas avec lui,

Car un jaloux, fi donc, faut qu'eun' femme y périsse,
Comm' tu l'disais fort ben.

DENISE.

I' n' l'est plus.

ANDRÉ.

Mon Dieu! non.

MADAME HUBERT.

Bah! bah! la jalousie est tout comme l'avarice,

Gn'y a pas d'médecin qui les guérisse;

Et puis j'ai réfléchi, je m'suis parlé raison:

Il est riche, c'monsieux d'La France,

T'as toi-même eun' belle espérance,

Parc' que j'suis riche aussi: vous f'rez eun' bonn' maison.

DENISE.

Bonn' maison et mauvais ménage.

MADAME HUBERT.

Tant pis pour toi, ma fille, i' s'ra bon si t'es sage.

Enfin l'autre est ton fait, tu l'épous'ras, je l'veux.

DENISE, avec dépit.

Eh ben! tenez, j'vous l'dis avec toute assurance,

J'aim'rais mieux je n'sais quoi qu' d'être à monsieux d'La France;

I' f'rait semblant d'm'aimer peut-être un mois ou deux;

Oui, faudrait ben c'tems-là pour apaiser ses feux,

Et puis après des tons, des humeurs et des r'proches,

Villageoise par-ci, paysanne par-là;

Y aurait toujours queuq's'anicroches;

Voyez-moi l'biau bonheur que v'là.

Maman, ma bonu' maman, faut qu' vot' cœur s'humanise:

Hélas! dans mon état j'ons si ben rencontré,

Gn'ya qu'eun' Denise pour André,
Et gn'ya qu'eun André pour Denise.

MADAME HUBERT.

Pourquoi donc , méchant p'tit lutin ,
N'm'avoir pas dit tout ça c'matin ?

Mais vous seriez mariés sans ton biau stratagème ;
T'es quinteuse et maligne , il est jaloux , toi d'même.
Ici bas , mes enfans , chacun a son défaut :
Et puisqu'il n'y a que l'choix en fait d'mariage , i' faut
D'préférence épouser les défauts de c'qu'on aime.
Allons , embrassez-vous.

ANDRÉ.

Ouf ! ah ! j'respire enfin.

MADAME HUBERT.

Mais monsieur d'La France ?

DENISE.

Oh ! j'ons un moyen superbe
D'nous en débarrasser. Allez : fin contre fin ;
Vous savez ben c'que dit le proverbe ?

(On entend un bruit de fête , des musettes , des hautbois ,
des cornemuses , etc.)

N'faisons semblant de rien.

ANDRÉ.

Allons , ma D'nise , allons ,
J'dans'rous à c'te fête-ci.

DENISE.

J't'en donne l'assurance.

MADAME HUBERT.

Et qu'est-c' qui païra les violons ?

DENISE.

J'crais ben qu'ça s'ra monsieur d'La France.

(Madame Hubert , Denise , André , se retirent à l'écart ; La France entre suivi de toute la fête.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, à l'écart. LA FRANCE, à la tête de tous les Paysans.

FINALE.

LA FRANCE.

VENEZ tous rendre hommage
 A l'objet qui m'engage :
 C'est l'honneur du village
 C'est un objet charmant.

CHOEUR.

C'est l'honneur du village
 C'est un objet charmant.
 Eh ! mais ! c'est Denise apparemment.

(Denise et les autres se rapprochent peu à peu.)

ANDRÉ, MADAME HUBERT, au chœur.

Oh ! c' n'est pas comm' ça qu'on s' sépare,
 Mais taisons-nous
 Écoutons tous.

L'ÉPREUVE VILLAGEOISE.

LA FRANCE.

Quel jour heureux pour votre époux !
 A la ville je vous prépare
 Des plaisirs tout nouveaux pour vous.

DENISE.

Des plaisirs plus grands que chez nous !

CHŒUR, à mi-voix.

Comment ! d' nous v'là qu'il la sépare ?

LA FRANCE, pendant la partie des chœurs, répondant à
 Denise.

Cent fois plus doux,
 Nouveaux pour vous.

DENISE.

Plus nouveaux, je l'ai croi, mais plus doux
 Encore faut-il que j'les compare.

LA FRANCE.

Vous serez prévenue en tout ;
 D'abord des habits à la mode,
 Du plus beau choix, du dernier goût.

DENISE.

J'aimons l'plus propre et plus commode ;
 Ainsi ça n'me tent' pas beaucoup.

LA FRANCE.

Et puis, vous verrez des miracles.

DENISE.

J'n'y croi pas.

LA FRANCE.

Oh ! vous y croirez,
 Vous y croirez, quand vous verrez
 L'appareil pompeux des spectacles.

DENISE.

L'espectacle , Eh ! queut c'qu'c'est qu'ça ?

LA FRANCE.

Ce qu'a de plus beau la Nature ,
On le trouve rassemblé là.

DENISE.

Au vrai !

LA FRANCE.

Non pas , mais en peinture ,
Les bois , les prés et la verdure ;
Imités comme ils sont ici.

DENISE.

Eh ben ! dans c'cas-là restons-y ;
Pour ne voir tout ça qu'en peinture ,
I'n'faut pas s'déranger beaucoup ,
Ainsi ça n'me ten' pas du tout ,
Et j'm'en tenons à la Nature.

LA FRANCE.

Mais nos concerts.

DENISE.

Mais nos oiseaux ,
Le murmure de nos ruisseaux.

LE CHŒUR répète.

LA FRANCE.

Et nos bals et nos jolis masques ,
Toujours si neufs et si fantasques.

DENISE.

Et nos danses sous l'arbre vert ,
Tout à visage découvert.

LE CHŒUR répète.

L'ÉPREUVE VILLAGEOISE.

LA FRANCE.

Et le lever de notre maître ,
Je vous le ferai voir , peut-être.

DENISE.

J'avons vu le l'ver du soleil ,
Ça doit être à-peu-près pareil

LE CHOEUR répète.

LA FRANCE.

A la ville rien ne vous tente ?
Restons ici.

DENISE.

C'est mon attente.

ANDRÉ.

Et la mienne aussi ben sûr'ment.

(Il baise la main de Denise.)

LA FRANCE.

Que fais-tu là ?

ANDRÉ.

Moi ! j' rends hommage
A l'objet qui m'engage ;
C'est l'honneur du village
Et celui de mon amour ,
C'est un objet charmant

DENISE.

Tu seras mon époux ;
Mais ne sois pas si jaloux ;
On l'est un peu quand on aime.

ANDRÉ.

Quand on aime , entre nous ,
Peut-on n'être pas jaloux ?
Tu l'as éprouvé toi-même ,

LA FRANCE.

Eh ! quoi Denise ! Eh ! quoi ! Madame ,
Vous permettez.

MADAME HUBERT.

Je n' permets rien ,
Mais supposé qu'all' soit sa femme ,
N'est-on pas maître de son bien ?

CHŒUR , à mi-voix.

Oh ! comme il enrage dans l'ame.

LA FRANCE.

Sa femme ! on m'a promis

DENISE.

Hein ! quoi ! Plait-i' , Monsieur ?
Adieu Marton , adieu Lisette ,
Adieu Rosette ,
C'est-i' clair ? écoutez l'aveu
Que j' vas vous faire avec franchise ,
Vous me diriez peut-être adieu ,
Vaut ben mieux que j' vous l' dise.

CHŒUR.

(La France sort après le chœur.)

DENISE , à André.

Tu seras mon époux ,
Mais connais mieux ta Denise ,

ANDRÉ.

On dit que l' mariage
Est un long pèlerinage
Et lorsqu'on est sage
On n' doit pas l' tenter.

(Chœur.)

Mais au lieu d' m' épouvanter ,
Il n' pourra qu' m' enchanter :

L'ÉPREUVE VILLAGEOISE.

Ma Denise est du voyage.
Que j' voudrais me mettre en voyage!

(Chœur.)

MADAME HUBERT.

Lison , belle et sage ,
Fit c' biau pél'rinage :
Son époux volage
La laissit en chemin.

(Chœur.)

Lison trouva dès le lendemain ,
Pour lui donner la main ,
Ben des compagnons d' voyage.

DENISE , à André.

Dans l' nœud qui s' dispose
On dit que j'm'expose
A perdre eun' belle chose .
C'est ma liberté.
Mais c' bien-là n's'ra pas regretté ,
Si d'ta félicité ,
Ce que j' dois perdre est la cause,

DENISE.

Nous sommes tous , j'espère ,
L's enfans du parterre ,
L'amuser , lui plaire ,
C'est plaisir et d'voir.

(Au public , montrant son cœur.)

Messieurs , voici le miroir
Ou vous pourrez vous voir
Sous les traits d'un tendre père. (Bis.)

CHŒUR.

Chantons tous ensemble
Le doux nœud qui les rassemble ;
Chantons tous ensemble
Les noms de Denise et d'André :

ACTE II, SCÈNE VI.

227

Tous deux ont bien rencontré.
Amis, chantons ensemble
Vivent Denise et son André :
C' mariage est à not' gré.
Chantons tous ensemble , etc.

Les différences qu'on trouvera dans ce morceau final, relativement aux paroles, ont été nécessitées par la forme musicale, et ne changent rien au fond de la scène.

FIN DE L'ÉPREUVE VILLAGEOISE.

54.510.004

MUSÉE

LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

ou

CHOIX DES MEILLEURS MORCEAUX

DE LA LITTÉRATURE ET DE L'HISTOIRE

ANCIENNES ET MODERNES.

LITTÉRATURE : PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE. — ÉLOQUENCE DE LA CHAIRE, DE LA TRIBUNE
ET DU BARREAU. — PHILOSOPHIE. — BELLES-LETTRES. — POÉSIE. — ROMANS. —
THÉÂTRE. *HISTOIRE* : BIOGRAPHIE. — Récits glorieux. — BULLETINS MÉMORABLES.
— ANECDOTES HISTORIQUES. — VOYAGES, DÉCOUVERTES. — TRADUCTIONS : AUTEURS
GRCES, LATINS, ITALIENS, ALLEMANDS, etc.

Orné de Portraits de Personnages célèbres,

Avec leur Biographie placée en regard, formant une Iconographie choisie.

MIS EN ORDRE ET PUBLIÉ

PAR P. ARGUES.